

LE FONDS RUSSE DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE TOULOUSE

FRANÇOISE DUBOURG

Réfugiés en France, les Russes notent dans leurs journaux et revues les petits et grands événements, les faits divers de la capitale. La vie de ces communautés existe aussi en dehors de Paris, le fonds russe de la Bibliothèque municipale en est la preuve.

L'existence de ce fonds peut sembler énigmatique, même si l'on sait qu'il y eut une assez forte population étudiante russe. Une première réponse pourrait venir d'une institution créée en 1640, l'Académie des sciences, Inscriptions et Belles Lettres, reconnue d'utilité publique en 1909. Elle a constitué une bibliothèque de 50 000 volumes grâce à des dons et aux échanges qu'elle poursuit depuis plus d'un siècle avec 250 sociétés savantes françaises et étrangères. Les volumes reçus à titre d'échange ont été transférés en 1962 à la Bibliothèque municipale de Toulouse. Dans un discours d'avril 1987, son président mentionne : « La bibliothèque n° 4, étagère n° 6, réservée aux pays de l'Est. Les volumes reçus de l'Académie de Moscou sont en général en français. » Cette académie, depuis 1873, correspond avec les différentes académies et sociétés savantes de Russie ; elle détient en outre *Les Mémoires de*

l'Académie impériale des sciences de Saint Pétersbourg, depuis la fin du XVIII^e siècle. Ce sont donc des publications scientifiques n'ayant aucun caractère strictement littéraire et on doit donc se tourner vers d'autres sources pour en savoir plus.

Des renseignements précieux nous sont fournis par des agendas noirs, rédigés à l'encre violette ou sépia, de listes comptables et de membres lecteurs, tous inscrits en caractères cyrilliques.

De 1911 à 1913, on y trouve des tampons témoignant de plusieurs associations et groupes : Bibliothèque russe de Toulouse, Association des étudiants russes de Toulouse, Bibliothèque russe de Tolstoï, Caisse de secours mutuel des étudiants russes de Toulouse. Ils semblaient se réunir dans un même lieu, décrit comme ouvert tous les jours de 20 h à 21 h 30 et le dimanche de 15 h 30 à 17 h. Cette bibliothèque n'est pas publique, elle ne vit que de cotisations, comme le montre un talon de mandat émis en octobre 1915 par Monsieur Polevi, 11 rue Sivel à Paris. Au fil des agendas, le temps fait son travail : au 3 juillet 1917, un mandat de 33,45 F de M. Kondratieff est destiné à « l'œuvre du morceau de pain aux prisonniers russes ». Auparavant, le 15 mai 1917, a eu lieu une réunion pour la liquidation de la bibliothèque, réunion où il est décidé de donner 575 livres au Comité toulousain féminin (22 rue Rémésy) pour qu'ils soient envoyés sur le front français. On envoie une lettre à la mairie de Toulouse dans laquelle les livres sont proposés à la Bibliothèque municipale. Le président précise que la bibliothèque russe est « contrainte de fermer ses portes par le départ de presque toute la colonie russe. » On propose un dépôt de cinq ans et si, passé ce délai, la colonie russe se reforme et si au moins quinze membres signataires demandent la restitution, les livres quitteront les locaux de la Bibliothèque municipale. Par lettre du 15 juin 1917, l'adjoint délégué à l'instruction publique accepte. Il n'y a pas eu quinze membres venus demander la restitution ; la colonie russe ne s'est pas reformée.

Les collections sont donc entre les murs de la bibliothèque de la ville. Elles font partie du fonds étude, morceau d'un patrimoine spécifique d'une communauté dont une soixantaine de représentants était encore inscrite en 1958 pour lire des textes en russe.

De quoi est donc constitué ce fonds ?

Le fonds russe est tout d'abord composé d'une collection de livres : il y en a 1306 dont 800 éditions éditées avant la Révolution de 1917, le reste ayant été acheté depuis 1950. La grande majorité de ces ouvrages sort des imprimeries de Saint-Pétersbourg et, en moindre quantité de celles de Moscou. Il est intéressant de noter qu'en cette période précédant la création de l'URSS les éditions faites à l'étranger sont présentes dans les bagages des futurs exilés. Ainsi, 19 éditions viennent d'Allemagne, surtout de Berlin, quinze viennent de Paris, deux de Nice, douze de Suisse dont dix de Genève, surtout pour les œuvres d'Alexandre Herzen, et deux de Davos. On n'en trouve que trois venant de Londres qui correspondent à des textes anarchistes.

Après les années trente, Paris et ses maisons d'édition arrive en tête, Berlin est en deuxième position mais il y a un déplacement vers le Nouveau Monde et New York (cinq éditions) et de curieux titres édités en Argentine, ornés du tampon de la Fédération de l'organisation des travailleurs russes d'Amérique du Sud en Argentine.

La géographie des éditions dessine ou précède celle de la future émigration.

Au gré des vagues successives des arrivants, on relève la prédominance de certains auteurs. Ainsi, Maxime Gorki arrive en tête avec trente-cinq éditions s'échelonnant de 1901 à 1945. Est-ce dû à sa vie et à son œuvre qui décrit la fin du XIX^e siècle en annonçant la tempête ou à cette autre partie de son existence où il fut le témoin et le maître de la vie révolutionnaire et artistique, proche des bolcheviques, après son exil en 1906 en Italie pour cause de libéralisme ?

A l'opposé de Gorki, nous trouvons le prix Nobel de littérature de 1933, Ivan Bounine, très aimé de ses compatriotes et célèbre bien avant sa reconnaissance internationale. Nous dénombrons vingt éditions, de 1890 à 1910. Il est le continuateur de la tradition classique du XIX^e siècle russe, représentant l'ancienne classe nobiliaire déchue. Il ne réalise pas la portée des événements de 1905, quitte la Russie après 1917, s'exile en France et collabore activement à la vie littéraire.

Ensuite, nous trouvons Léonid Andreïev avec dix-neuf éditions. Il s'imposa dès ses premières publications, surtout pour sa produc-

tion théâtrale, même en Occident. Il se penche, un peu à la manière de Dostoïevski, sur des héros pathologiques, jongle avec le réalisme et le symbolisme, apparaît comme le vulgarisateur de l'inquiétude philosophico-religieuse.

A côté de ces trois auteurs, sur les rayons du fonds russe de la Bibliothèque municipale de Toulouse, se côtoient les grands noms de la littérature russe : Tolstoï avec quinze éditions toutes antérieures à 1917 et dont quatre furent réalisées à Berlin et à Iéna, puis Dostoïevski avec douze éditions dont la moitié furent imprimées à Saint-Pétersbourg au XIX^e siècle, et enfin Tchekhov avec onze éditions antérieures à 1910.

Il faut signaler la présence de Vladimir Korolenko avec douze éditions, elles aussi antérieures à 1910. Il est le représentant du radicalisme idéaliste de la fin du XIX^e, doué d'un profond optimisme. Un étudiant en droit de Toulouse épouse sa fille et quand éclate la guerre de 1914, il vient s'installer dans une banlieue toulousaine, le « Vert Bocage » où il restera du 28 avril 1914 au 19 mai 1915. Il participe activement à la vie culturelle de ses compatriotes mais ne semble pas avoir élargi son cercle aux « non-Russes »¹.

Ces auteurs ont peut-être été les plus aimés des Russes qui ont quitté leur patrie. La Bibliothèque municipale de Toulouse a complété par des acquisitions les collections d'œuvres littéraires, mais aussi celles des livres d'enfants et des livres d'art.

Les écrivains faisaient souvent paraître, avant de le faire sous forme de volumes séparés, leurs œuvres dans des revues littéraires comme *Rousskoïe Bogatstvo* en Russie, tradition poursuivie dans l'émigration.

Le fonds russe de la Bibliothèque municipale de Toulouse est ainsi riche de cinquante titres de périodiques. Cette collection commence avec le siècle. Imprimés en Russie d'abord, ces périodiques accompagnent les vagues de l'émigration en déplaçant leur lieu d'édition.

Nous possédons les vingt-sept tomes des *Bulletins de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, qui ne sont ni des

1. Voir à ce sujet la contribution de Roger Comtet, « Vladimir Korolenko (1853-1921) : un écrivain russe à Toulouse en 1914-1915 ».

monographies, ni des périodiques, de 1859 à 1870, dans une demi-reliure de cuir vert.

Les vingt-quatre titres publiés en Russie sont des revues spécialisées dans les domaines techniques ou médical, mais aussi des journaux dits de variété avec quelques extraits littéraires, des reportages, des jeux, des recettes de cuisine et l'apparition de la « réclame », souvent bilingue franco-russe, en particulier pour les pastilles Valda. On n'oublie pas non plus d'y ouvrir des débats sur les questions religieuses ou sociales, comme dans *La Pensée russe*.

Après les années vingt, la presse permet de surmonter la dispersion géographique, l'émigration publie fiévreusement toutes sortes de journaux et de revues qui se substituent à la vie sociale directe, avec les annonces de concerts, de représentations théâtrales, etc. Ainsi, *La Russie illustrée*, éclectique, parue de 1924 à 1939, et dont nous possédons les six dernières années, rendait compte de la vie quotidienne des Russes dispersés dans le monde entier. Son comité littéraire était constitué de personnalités comme Ivan Bounine, Dmitri Merejkovski ou Boris Zaïtsev. Les publications les plus importantes étaient éditées par des libéraux et des socialistes modérés, comme *Les Annales contemporaines* de Paris, très influencées par les libéraux du parti KD. Toutes ces revues avaient leur humoriste attitré.

Notre fonds reflète bien l'évolution : dès que la première émigration, celle de la fin du XIX^e siècle, surtout d'origine juive, n'est plus là, on voit que les nouvelles générations veulent intégrer les nouveaux paramètres posés par la Seconde Guerre mondiale. Les périodiques, de 1939 à 1950, sont alors imprimés en Amérique. Ainsi, *Le Messager socialiste*, *Le Réveil* paraissent-ils à New York, de 1946 à 1949 et de 1928 à 1939, *Le Semeur* à Buenos-Aires de 1942 à 1952. Notons aussi *Les Semailles* (en russe *Possiev*), journal du mouvement révolutionnaire russe publié, est-il précisé, en zone américaine de l'Allemagne.

La Bibliothèque municipale de Toulouse possède aussi une troisième composante, énigmatique, le fonds *Schmurlo*.

Né en 1853, Schmurlo devient historien universitaire, spécialiste des relations diplomatiques de la Russie, avec, en particulier, le Vatican. Nommé en 1903 membre chercheur de l'Académie de

Moscou à Rome, il voyage en Europe, travaille à la Bibliothèque nationale à Paris, aux Archives des Affaires étrangères. Il est l'ami du poète Annenski et de Baudouin de Courtenay, le fondateur des méthodes actuelles de phonologie.

En 1924, il donne au ministère tchèque des Affaires étrangères sa bibliothèque personnelle de 28 000 volumes, une des pierres angulaires de la bibliothèque slave actuelle à Prague. Il ne prend pas part aux événements politiques, il est « organiquement » anti-bolchevique. Il fonde la « Société historique russe » à Prague et meurt en 1934.

Notre bibliothèque conserve cent vingt pièces portant le tampon de Schmurlo. Ce sont des articles d'histoire diplomatique, certains de ses cours sur l'activité du Vatican, de la correspondance professionnelle. Comment ces pièces sont-elles arrivées jusque chez nous ? Par le biais de relations amicales ? Dans la valise d'un touriste membre d'une académie ou d'une société savante de Toulouse ?

Cette troisième composante du fonds russe est la plus mystérieuse. La plus tentante aussi sans doute pour les chercheurs soviétiques et russes, si l'on en croit le grand intérêt porté à ces documents par une bibliothécaire venue de Moscou visiter notre établissement.